

beaucoup, au fond, de celle qui fleurit ailleurs — mais c'est certainement par la rhétorique qu'ils ont été, ces dernières années, le plus influencés. »

R. DE BURY.

### LES THÉÂTRES

ODÉON : *M et M<sup>me</sup> Dugazon*, comédie dramatique en quatre actes, de M. Jacques Normand (28 décembre). — VAUDEVILLE : Reprise du *Voyage de M. Perrichon*, comédie en quatre actes, d'Eugène Labiche et Edouard Martin (9 janvier). — GYMNASÉ : *Le Détour*, comédie en trois actes, de M. Henry Bernstein (5 janvier). — THÉÂTRE-SARAH-BERNHARDT : Reprise de *Théodora*, drame en cinq actes et sept tableaux, de M. Victorien Sardou, musique de M. Massenet (7 janvier). — RENAISSANCE : *Les Complaisances*, pièce en cinq actes, de M. Gaston Devore (30 décembre). — ATHÉNÉE : *Madame Flirt*, comédie en quatre actes, de MM. Paul Gavault et Georges Berr (27 décembre). — ŒUVRE : Reprise de *Peer Gynt*, poème dramatique en cinq actes, d'Ibsen, traduction de M. Prozor, musique de Grieg (21 décembre). — LATINS : *Alleluia*, pièce en trois actes, de Marco Praga, traduction de M. Lécuyer ; *La Sotie de Bridoye*, deux actes de MM. Laurent Tailhade et Raoul Ralph (18 janvier).

Pendant tout le temps qu'on assiste au spectacle de M. et M<sup>me</sup> Dugazon, on en veut à M. Jacques Normand de n'avoir pas tiré un meilleur parti des personnages qu'il a choisis et du milieu où ils vécurent. Voilà une comédie où paraissent Louise Dugazon et son mari, Elléviou et Julie Candelle, Alexandre Duval et Carmontelle, une comédie qui se passe à l'époque où Monsigny survivait à son talent, où Grétry était glorieux, où l'on estimait Gossec, Méhul et Dalayrac, où le très jeune Boïeldieu essayait, dans *la Dot de Suzette*, la grâce de son génie, — et elle n'amuse pas ; — une comédie où un royaliste conspire, au moment où, en effet la réaction tentait de détruire l'œuvre admirable de la Convention, — et elle n'émeut pas ! L'intrigue en est banale, et pleine de complications inutiles ; elle est assez faiblement conduite : il semble qu'entre le troisième acte et le quatrième manquent plusieurs scènes. Les personnages sont peu caractérisés ; Dugazon, malgré ses cris jaloux, ni Louise, malgré ses larmes amoureuses, ne parviennent à nous intéresser ; quant au conspirateur royaliste, il est d'un fade excessif. Le meilleur de *M. et M<sup>me</sup> Dugazon* est, encore, en quelques épisodes pittoresques, aux deux premiers actes et au dernier, et l'on entend avec plaisir Elléviou y chanter la fameuse romance d'*Ariodant* : « Femme sensible ».

La pièce de M. Jacques Normand est agréablement mise

en scène ; malheureusement, elle est assez lourdement jouée : M. Coste, agréable dans le rôle d'Elléviou, Mlle Garrick et Mlle Martineau sont les seuls qui s'y distinguent.

Je crois que le **Voyage de M. Perrichon** est la meilleure des innombrables pièces où collabora Labiche : il serait difficile de citer un vaudeville, n'eût-il qu'un acte, qu'ait écrit, seul, cet auteur qui, de bonne heure, fut apprécié de ses contemporains, et, sur la fin de sa vie, connut presque la gloire. Aujourd'hui, *le Voyage de M. Perrichon* semble un peu terne : la fantaisie en est lourde, l'observation superficielle. Cependant, l'idée première de la pièce reste amusante, quelques scènes portent encore, — et M. Paul Fugère tient spirituellement le rôle de Perrichon.

M. Henry Bernstein nous conte avec bien du talent l'aventure de Jacqueline Rousseau : l'auteur du **Détour** tient les promesses de l'auteur du *Marché*.

Il manque à Jacqueline, pour être heureuse dans le mariage, d'entrer dans une famille où l'on ait quelque délicatesse de sentiments, où l'on ne lui fasse pas sentir, avec une grande complaisance pour soi-même, qu'on fut généreux envers elle. Jacqueline, fille d'une femme qui, jeune encore, n'a pas renoncé à la galanterie professionnelle, est épousée par un brave homme, d'un caractère honnête, et qui l'aime ardemment. Jacqueline ne cherche qu'à vivre la vie calme, la vie rigide des gens qui, maintenant, sont de son entourage. Mais ces gens, étonnés de l'avoir admise parmi eux, un peu fiers d'avoir fait une action qu'ils jugent héroïque, la considèrent avec une indiscrete curiosité, et la contraignent à se rappeler sans cesse l'indignité de son origine : ils ont fait un sacrifice en la recevant, il faut qu'elle le sache, il faut qu'elle ne l'oublie jamais. Et Jacqueline se prend à haïr ces individus qui mêlent à la générosité tant de mauvaise grâce et tant de vanité. Elle les hait d'autant plus qu'elle découvre bien vite tout ce qu'il y a d'hypocrisie dans la pudeur bourgeoise. Loin de leur être reconnaissante, elle leur en veut de leur cruel sacrifice. Son mari même est maladroit à son égard. Il sent en somme, comme sa famille, et il finit par lui donner brutalement raison contre Jacqueline. Jacqueline est empêchée, par la grossièreté des gens, de rester ce que l'on appelle une honnête femme. Le jour où elle rencontre l'ami d'autrefois, l'aimable Cyril, elle s'en va : elle sera moins malheureuse, à

suivre, peut-être, la profession maternelle, qu'à se voir surveiller toujours, qu'à s'entendre reprocher constamment des fautes qui ne sont pas les siennes.

M. Henry Bernstein se plaît aux fines observations de psychologie. Le personnage de Jacqueline est étudié d'une manière très subtile et très adroite. Dès l'abord, nous devinons que sa vie sera toujours incertaine. Il y a, quoi qu'elle fasse, des contradictions en elle. Elle aspire à la vie bourgeoise, et l'on sent qu'elle est trop droite, trop libre d'allures pour se plier aux vaines exigences du monde vulgaire où le hasard l'introduit. Il faudrait qu'elle entrât dans une famille intelligente et délicate. Elle entre chez des gens qu'aveugle le contentement d'eux-mêmes, et qui, sans être méchants, mais parce qu'ils n'ont ni goût ni tact, ne peuvent faire un geste, dire un mot, tenter un acte qui ne soit de nature à la blesser. Le personnage d'Armand Rousseau, le mari un pauvre homme, lourd et maladroit, qui a épousé Jacqueline pour la posséder, et qui ignore la tendresse, est aussi fort bien dessiné. M. Rousseau, le père, est d'une solennité, un peu caricaturale, peut-être, mais cruellement divertissante. Mme Rousseau s'admire avec bonne foi, et Lucienne Rousseau est d'une hypocrisie qui est presque touchante, tant elle est simple et naïve. Les amis de la famille, qu'on ne fait qu'apercevoir, sont d'un très bon comique. De l'autre côté, Cyril est charmant et bon avec esprit, et autour de l'aimable Raymonde, s'agitent d'agréables silhouettes.

M. Henry Bernstein a traité, sans ménagements, les scènes principales du *Détour*. Il en est qui émeuvent profondément. Celle où Armand se déclare, au premier acte; celle où Lucienne se démasque devant Jacqueline, au second; celles, au troisième, où Jacqueline revoit sa mère, où Armand expose à Jacqueline, brusquement, les griefs qu'il a contre elle, où Cyril lui rend, avec une spirituelle douceur, un peu d'espoir en la vie, sont, je crois, les plus remarquables; mais toute la pièce est d'une tenue rare, les différentes parties en sont équilibrées avec un art naturel et délicat.

Mme Simone Le Bargy joue avec adresse, — avec trop d'adresse, parfois, — le rôle de Jacqueline; M. Calmette est un Cyril parfait; M. Arquillère tient avec une grande justesse le personnage d'Armand. Et il faut louer encore Mmes Marie Samary, Juliette Darcourt, Ryter, Antoinette Rogé, MM. Noizeux, Riche, Vallières.

M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt triompha jadis dans **Théodora** ; elle a voulu y triompher encore. *Théodora* est peut-être le chef-d'œuvre de M. Sardou. Tout y est faux, les caractères, les sentiments et les données historiques. L'anecdote, d'ailleurs, qui sert de sujet au drame, est compliquée à l'excès, et l'on a quelque peine à la suivre. Le plus grand mérite de *Théodora* est de donner prétexte à de brillants décors, à des costumes magnifiques, — et d'avoir été, toujours, joué par une admirable actrice.

Beaucoup d'hommes se font des règles de vie, et pensent qu'ils pourront y conformer leurs actes. L'un, suivant la méthode d'Alceste, veut user envers le monde d'une rigueur cruelle, parfois blessante ; l'autre, disciple de Philinte, préfère une aimable indulgence. Mais on compte sans le jeu bizarre des passions, plus fortes que toutes les théories, et il arrive qu'on fasse des actions contraires aux règles qu'on s'était fixées, et qu'on ne regrette pas de les avoir faites. On n'en vivra que plus sagement. Telle est, je crois, la thèse psychologique que M. Gaston Devore a voulu soutenir dans les **Complaisances**.

M. Devore a un incontestable talent, et il sait éveiller l'attention du spectateur. L'intrigue à laquelle il a mêlé le rude Kergès et l'aimable Nartol a de quoi intéresser. Pendant trois actes, elle est menée avec force, et elle aboutit à une scène puissante, qui est d'un vrai dramaturge. Il est fâcheux qu'il y ait, vers la fin du drame, quelques longueurs : je crois que les deux derniers actes eussent gagné à être concentrés, — à être réunis, peut-être, en un seul. Mais il n'empêche que les moments ne soient vraiment émouvants où Kergès se sent obligé de renoncer à la franchise farouche qui lui est coutumière, où Nartol, dans un mouvement de colère, laisse les agréables complaisances qui lui étaient si chères. On peut d'ailleurs s'étonner que Nartol, mieux éclairé sur la complexité des mobiles des actes humains, renonce à la lutte publique ; le dénouement des *Complaisances* n'est pas sans quelque faiblesse. Mais il faut louer M. Gaston Devore d'avoir écrit une noble comédie, — beaucoup plus nettement pensée et beaucoup plus solidement construite que la *Conscience de l'Enfant*.

M. H. Burguet a été très remarquable dans le rôle de Nartol : peu d'acteurs, aujourd'hui, savent composer un personnage aussi sûrement que M. Burguet. M. Gémier a donné le

ton qu'il fallait à Kergès. Mmes Mathilde Deschamps et Jane Heller, MM. Frédal, Maxence et Berthier méritent des éloges.

Je ne pense pas que MM. Paul Gavault et Georges Berr, quand ils conçurent le projet d'écrire **Madame Flirt**, aient rêvé de nous étonner par leurs connaissances psychologiques et leur science des caractères. Vaudevillistes habiles, experts en l'art de faire rire, ils ont voulu, haussant un peu leur genre, donner aux spectateurs une comédie romanesque, et, cette fois, les attendrir. Ils y ont, souvent, réussi. L'intrigue de *Madame Flirt* ne semble pas très neuve, mais elle est aimablement imaginée; elle reste toujours claire, et quelques scènes sont heureusement développées. La manière dont Marcelle Ancelin, l'épouse coupable, implore son pardon, et l'obtient, est des plus ingénieuses. Et puis, au cours de *Madame Flirt*, on entend certaines répliques spirituelles.

Mmes Valdey, Duluc, Demay, MM. Deval, Gauthier, Tréville, Bullier, Lévesque jouent fort bien *Madame Flirt*.

M. Lugné-Poe nous a rendu **Peer Gynt**. La représentation de cette belle œuvre est toujours intéressante, même quand on y pratique, comme fait M. Lugné-Poe, d'excessives coupures. Je sais bien que la longueur matérielle de *Peer Gynt* en rend presque impossible la représentation intégrale; mais il est certaines scènes indispensables à l'intelligence du poème, et qu'il ne faudrait supprimer sous aucun prétexte. Ne pourrait-on pas, d'ailleurs, jouer *Peer Gynt* en deux soirs? Il ne serait pas très paradoxal de prétendre qu'il y a un *premier Peer Gynt*, composé des trois premiers actes, et un *second Peer Gynt*, composé des deux derniers. — et il ne serait pas sacrilège de les diviser l'un de l'autre pour la représentation.

M. Lugné-Poe a joué à la perfection le rôle du Fondateur. Et ce fut un grand plaisir d'entendre la partition de Grieg, si gracieuse, parfois, si tendre, aussi, et si émouvante au moment de la mort d'Aase, exécutée à merveille sous la sûre direction de M. Camille Chevillard.

Marco Praga est un des auteurs dramatiques les plus estimés de l'Italie contemporaine, et il faut convenir qu'**Alleluia** est une pièce habilement faite. Mais les personnages en ont des sentiments quelque peu surannés; nous n'entendons plus guère l'honneur à leur manière, et leurs actions nous

paraissent souvent détestables. Il est vrai que le plus farouche, sinon le plus cruel, d'entre eux nous est présenté par l'auteur comme un individu assez louche.

Il serait injuste, d'ailleurs, de trop insister sur les sentiments que Marco Praga a prêtés à ses personnages; il n'a voulu, je pense, que mettre en scène un fait-divers émouvant, et il n'a cherché qu'à frapper violemment le spectateur. Tout l'intérêt du drame est dans l'opposition qu'il y a entre la vie publique d'Alexandre Fara, qu'on surnomme, à cause de sa bonne humeur constante, *Alleluia*, et sa vie privée, qui est triste et lamentable. Les circonstances obligent ce mari trompé, ce père déçu, à garder, dans ses relations avec le monde, les apparences d'une gaieté qui, jadis, lui était naturelle. Il veut qu'on ignore sa misère domestique. Cela crée, parfois, des situations assez tragiques. On pourrait, en somme, rapprocher le sujet d'*Alleluia* du sujet du *Roi s'amuse*.

La pièce est, comme souvent les œuvres italiennes, nette et rapide. Marco Praga ne s'attarde pas à de minutieuses analyses; les événements se succèdent avec furie; des coups de théâtre nouveaux forcent sans cesse l'attention du spectateur. Par instants, l'acteur doit user d'une mimique presque forcée. Tout cela, certes, est d'un art assez gros. Mais Marco Praga a fait preuve, dans la réalisation de ce qu'il voulait, d'un incontestable talent, et l'on ne peut nier que la dernière scène d'*Alleluia* ne soit d'un grand effet.

Le personnage d'Alexandre Fara domine tous les autres, au point que l'on est en droit de se demander si la pièce n'a pas été écrite uniquement pour faire briller l'acteur qui le joue. M. Bour, qui est un artiste plein de conscience, a tenu ce personnage avec le plus grand soin: peut-être y a-t-il été trop sage. Les autres rôles furent remplis convenablement.

Je suis heureux d'avoir l'occasion de dire toute l'admiration que j'ai pour l'œuvre de M. Laurent Tailhade, qui est d'un poète rare et d'un écrivain savant et prestigieux, et pour son courage. Il expie, aujourd'hui, l'honneur d'avoir, dans un pays qu'on prétend libre, parlé en homme libre.

**La Sotie de Bridoye**, où il a eu pour collaborateur M. Raoul Ralph, est une de ses moindres créations. Elle témoigne pourtant d'une connaissance réelle de Rabelais et, aussi, des farces médiévales, et il s'y trouve une chanson pleine d'esprit et une vilanelle pleine de grâce, — comme il est naturel dans une pièce qu'a signée M. Laurent Tailhade.

Le décor était joli, mais il eût fallu jouer la pièce avec plus de vivacité.

A. -FERDINAND HEROLD.

### PUBLICATIONS D'ART.

LES LIVRES : Roger Marx : *Les médailleurs modernes en France et à l'Étranger*; H. Laurent, 30 fr. — Eugène Demolder : *Trois Contemporains : Henri de Brakeleer, Constantin Meunier, Félicien Rops*; Edmond Deman, Bruxelles. — Eugène Demolder : *Constantin Meunier*; Edmond Deman, Bruxelles. — Albert Guillaume : *Madame veut rire*; Simonis Empis, 3 fr. 50. — *Pages d'Album*; Bibliothèque du journal de Paris, 1 fr. — LES REVUES : *Les Maîtres du Dessin*; *Art et Décoration*; *La Plume*; *La Chronique des Arts*; *Les Maîtres Artistes*; *L'Occident*; *L'Hémicycle*; *Le Cri de Paris*; *L'Assiette au Beurre*; *Le Rire*; *Le Sourire*; *Le Pêle-Mêle*; *L'Art Moderne*; *le Studio*; *The Artist*; *Deutsche Kunst und Dekoration*.

LES LIVRES. — Déjà M. Roger Marx avait publié sur l'histoire de la glyptique en France les travaux les plus importants qu'on ait écrits jusqu'à ce jour. J'ai rendu compte ici même, il y a bientôt quatre ans, de cette si concise et si limpide étude : *Les médailleurs français depuis 1789*. M. Roger Marx y mettait en lumière avec une logique sûre les caractères généraux de l'art français du médailleur et nous en indiquait avec clarté l'évolution à travers la succession des renaissances et des décadences décoratives. La même année il complétait ce travail par la publication des *Médailleurs Français contemporains*, luxueux album de 32 planches formant une importante documentation par l'image.

Enfin l'auteur qui avait organisé en 1889 l'exposition centennale de la médaille profita de la quasi-unique occasion suscitée par l'Exposition Universelle de 1900, pour apporter à son œuvre un complément d'information précieux sur les manifestations de la glyptique à l'étranger. Nous ne possédions comme élément d'appréciation sur ces questions qu'un volume de M. de Dompierre de Chaufepié, publié en Hollande, *Médailles et plaquettes modernes* de divers pays. Le recueil de 327 médailles qu'offre aujourd'hui l'éditeur Laurens, **Les Médailleurs modernes en France et à l'étranger**, est dès lors le monument le plus riche qui puisse nous permettre de porter un jugement d'ensemble sur la gravure en médailles chez les différents peuples.

Autant que j'ai pu m'en rendre compte, M. Roger Marx a réuni dans cet album presque tout ce qui figura en 1900 dans